

UN BAISER AU VILLAGE

Jacqueline était une jeune paysanne du pays blaisois, qui avait eu seize ans aux dernières pommes et qui, pour la candeur, était un véritable modèle. Vous l'auriez certainement aimée, si vous l'aviez connue. Elle était blanche de peau comme la marguerite, haute en couleur comme le coquelicot, une véritable fleur des champs qu'aucune main hardie n'avait offensée dans sa libre floraison.

Jacqueline montait les jours de marché sur son âne et allait, chargée de légumes frais, vendre à Blois le produit appétissant du potager maternel. Quand elle apparaissait sur la place, c'est à qui lui ferait le meilleur accueil, tant ces yeux étaient innocents et sa voix engageante.

Ses carottes semblaient plus douces que celles de ses voisins : ses pommes de terre n'avaient jamais subi l'atteinte de la moindre maladie, et sa salade, fraîche comme elle, qu'elle fut laiteuse ou cresson des sources, s'enlevait sans qu'on la marchandât.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'Jacqueline, à vingt ans n'avait pas un galant. Elle faisait à la fête du village danser les vieux, parce qu'elle était bonne autant que belle. Et, gardée par la pureté de son esprit, elle tenait les garçons si bien à distance, qu'aucun d'eux n'osait jamais lui donner une tape ou lui pincer seulement le bout du doigt en signe d'amitié.

Or, Jacqueline avait une amie à Blois qui devait se marier avec un garçon du village. Suzanne c'était son nom, avait deux ans de plus que la belle marchande de légumes. Elle était jolie, mais coquette ; s'éduisante, mais capricieuse ; elle pouvait rendre fier que la dominerait ; elle ne l'eût pas rendu heureux, en raison de son humeur changeante et fantasque.

Un jour que Jacqueline allait partir pour la ville, Blaisot, l'amoureux de Suzanne, s'approcha d'elle et lui dit :

M'est avis, mam'selle, que vous allez voir ma fiancée ? Dans une heure d'ici, répondit l'accorte fruitière. Et vous lui parlerez ? Comme à vous-même. Que vous êtes heureuse ! Qu'est ce qui vous empêche de l'aller voir ?

Elle est gentille par moments et puis elle est méchante ; ça n'aurait qu'à ne pas lui plaire ? Bah ! compère Blaisot, dit Jacqueline vous êtes bien bon de trembler comme ça. Moi à votre place, je n'aurais pas peur, pas plus peur que du loup garou, dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais.

En ce cas, en attendant que je me monte la tête pour m'enhardir, faites moi, mam'selle Jacqueline, un tantinet de plaisir.

Quoi donc ? riposta la fillette. Chargez-vous d'une commission pour Suzanne.

Mais avec bonheur, monsieur Blaisot ; est-ce une chose à lui remettre ?

Ma fine, oui, dit Blaisot en se frottant les mains pour se donner du courage.

Et c'est y lourd à porter ? Léger comme une plume.

Alors, je m'en charge, dit l'imprudent messagère.

Prompt comme l'éclair, Blaisot déposa sur le front mat et pur de Jacqueline... un gros baiser.

Que faites-vous ? s'écria la villageoise.

Je vous donne ma commission. Ce baiser ?

C'est pour Suzanne... Vous lui remettrez de ma part.

Vous connaissez l'adresse ?...

Et il disparut dans le tournant de la charmaie, riant de tout de tout cœur de la bonne farce qu'il venait de faire.

Il paraît que le baiser de Blaisot était plus lourd qu'il ne l'avait dit, car Jacqueline resta pensive et sérieuse tout le long de la route, et son âne lui-même, comme les chevaux d'Hippolyte du grand Racine, semblaient se conformer à sa triste pensée.

A son arrivée à Blois, elle n'eut garde de manquer à sa promesse ; elle courut au logis de Suzanne.

Quoi donc ? Une commission pour toi.

Ah ! un bonnet brodé, des noix fraîches, un médaillon ?...

Nenni, approche donc. Dame, avant tout je veux savoir, dit Suzanne.

C'est un baiser de ton promis.

D'abord, il n'est pas encore mon promis, fit Suzanne.

Eh bien ! prends le baiser tout de même.

Ma foi, non ! Comment, tu le refuses ? Absolument.

Tu me le laisses sur les bras ? Il ne fallait pas t'en charger.

Mais je ne veux pourtant pas s'écria Jacqueline désolée, garder un baiser qui ne m'appartient pas.

Pour ça répondit Suzanne, c'est ton affaire personnelle ; on ne se charge pas d'une marchandise semblable, surtout pour l'exportation. Tu vas que ça va te rester pour compte.

Jacqueline retourna au village dans une mélancolie noire. Il lui semblait que le baiser était visible sur son front d'ange comme la marque de pénitence du mercredi des Cendres ; elle traversa le hameau au grand trot, rentra penaud et fit appeler Blaisot, auquel elle conta sa mésaventure.

C'est égal, je suis riche, je ne suis pas mal tourné, à ce qu'on dit... si je trouve jamais un brin de fille qui me plaise, je lâche la Suzanne comme un sac trop lourd.

Mais votre baiser, dit Jacqueline, qu'en ferai-je ?

Ce que vous voudrez. Ah ! bien, si j'avais su ! S'il vous plaît de me le rendre... dit le malin villageois.

La blondinette avança, puis recula aussi tôt. Le remède était pire que le mal, la restitution plus scabreuse que l'acceptation du dépôt.

Ca ne se peut ! dit-elle, on n'embrasse que son mari.

Eh ! mais, se dit Blaisot en l'examinant, il y a des cornettes qui ne couvrent pas d'aussi piquantes figures. Je n'ai jamais vu d'aussi petits pieds dans des sabots et puis une taille et des yeux à faire danser des moissonneurs la journée finie.

Et il fut à son tour tout pensif. Durant ce temps, la belle avait réfléchi. Il fallait éviter les caquets fort communs, quoi qu'on pense, au village ; elle courut chez le bon curé pour lui demander son avis.

Il n'était pas au presbytère ; ce fut dame Berthe, la gouvernante, qui la reçut.

N'est-ce que cela ? dit-elle. C'est déjà trop.

Consolerez-vous... Il y a près d'ici un dépôt de baisers... et il y a place pour tout le monde. Il s'en est mis là, depuis que je suis chez M. le curé, plus de cent mille.

En vérité, fit Jacqueline ébahie.

Oh ! il y a encore moyen d'y déposer le vôtre.

Et elle conduisit la charmante enfant dans l'église communale, à l'autel de la Vierge.

Là, Jacqueline se débarrassa de son fardeau ; elle se sentit plus légère de cent livres.

Elle avait déposé son baiser sur la pierre froide de l'autel.

Deux jours après, elle rencontra au marché la Suzanne attifée.

Dis donc, petite, lui dit la vaniteuse, j'ai réfléchi. Blaisot a six mille écus de terre et un moulin de bon rapport... Donne-moi donc son baiser.

Ma fine ! repliqua Jacqueline je ne peux pas me promener comme ça de par le monde avec le bien d'autrui comme une récolteuse ! Je ne l'ai plus.

On donc qu'il est ? Sur la première marche de l'autel de la Vierge.

C'est bon ! fit Suzanne, tout n'est pas perdu. Je vais l'y prendre... à mon premier voyage au hameau.

Mais ce fut Suzanne la précieuse qui fut attrapée.

Imaginez-vous que le soir même Blaisot était venu chez la mère de Jacqueline en costume de dimanches, le faux-col tendu jusqu'aux oreilles, le gilet aux fleurs rouges serré aux hanches, le fin habit à boutons d'or endossé dans sa nouveauté.

Mademoiselle, dit-il, il me faut mon baiser !

Il est à l'église, allez l'y chercher.

Ca ne me regarde pas. Je vous ai donné une chose à porter, il fallait faire votre commission ou me la rendre... Cela est de toute justice, j'en prends votre mère à témoin.

Comment se tirer de la ? dit la mère : Jacqueline ne peut embrasser que son mari, et elle est encore pauvre pour en trouver un.

Je lui donne tout ce que j'ai... dit Blaisot.

Vous ! exclamèrent les deux femmes étonnées.

Sans doute. Je ne suis pas un cancre... et quand je fais faire des commissions, je les paye. J'ajoute à cela ma main, belle messagère. Voulez-vous être ma femme.

On m'a dit que Jacqueline faillit tomber de bonheur évanouie dans son panier à salade.

Tout ce que je sais, c'est que lorsque, plusieurs jours après, Suzanne alla chercher le baiser, le curé, mis au courant de l'affaire, secoua sa tête blanche en souriant.

Vous ne le retrouverez plus ! dit-il.

On l'a repris ? fit la coquette.

Non, mais Blaisot et Jacqueline sont mariés depuis ce matin ; ils ont embrassé ensemble la pierre sainte. Les trois baisers sont confondus dans un amour pieux et chaste. Vous ne pourriez même jamais reconnaître maintenant, ma mie, celui qui vour était destiné.

SAGE CONDUITE D'UN PRINCE ENVERS SES COURTISANS

Constance Chlore, prince sage et humain, estimait et protégeait le christianisme. Il usa cependant quelque temps de dissimulation, et ordonna que tous les chrétiens de son palais offrissent des sacrifices à Juniter et aux autres divinités du paganisme, s'ils voulaient conserver leur charge et ses bonnes grâces.

Il s'en trouva qui, préférant le r forjune à leur intérêt éternel, s'empresèrent d'obéir à cet ordre, qui n'avait été donné que pour les éprouver ; mais, pour le prix de leur obéissance, ils n'obtinrent que le mépris du prince, qui, très indigné de leur lâcheté, les éloigna pour toujours de sa personne. Un de ses confidentiels lui ayant demandé la raison de cette conduite, dont il était étonné, Constance lui fit cette sage réponse :

"Les hommes qui sacrifient leur religion à leur intérêt sont capables de manquer à tous les devoirs ; et je ne pouvais espérer que ceux dont a disgrâce vous a surpris me fussent plus fidèles qu'ils ne l'ont été à leur Dieu."

Peu content d'avoir puni et humilié les apostats, le prince crut devoir récompenser avec éclat les chrétiens qui, s'élevant au-dessus des vaines perspectives, avaient persévéré dans la

profession ouverte du christianisme ; et, pour bien convaincre ses courtisans qu'il ne comptait que sur la fidélité de ceux qui étaient fidèles à la religion, il confia à ces chrétiens généreux et incorruptibles la garde de sa personne.

LE SIGNE DE LA CROIX

Il avait une fois, dans une contrée des vieux pays, un brave paysan qui était veuf et n'avait qu'un fils.

L'enfant n'était pas bête. A l'école, il apprit vite et bien tout ce que le maître lui enseignait.

Un jour le jeune homme dit au père :

"Père, envoyez moi donc au collège. Je veux étudier et devenir médecin."

Mon ami, fais à ta volonté. Le garçon partit pour le collège puis pour l'université.

A vingt-six ans il avait tout ce qu'il faut avoir pour guérir... ou tuer les maades, et il reçut ses diplômes.

Mais le jeune médecin était de venu glorieux comme un paon. Il avait honte d'être le fils d'un modeste habitant et de loger dans une maisonnette basse et sans étage.

Aussitôt qu'il eut amassé un peu d'argent il demanda des magons pour bâtir ce qui manquait ; si bien que trois mois plus tard, il logeait en haut, dans une belle chambre, à côté de laquelle il n'avait une autre pour les gens riches et haut placés qui venaient lui rendre visite.

Comme autrefois, le père couchait en bas, dans un coin de la cuisine. Certes, le pauvre homme était bien un peu triste de voir son fils si glorieux ; mais il ne se plaignait point.

Il faut dire qu'à cette époque Napoléon, le grand guerrier, était maître du pays et qu'il ne riait que tout juste lorsqu'on lui déplaisait.

Un jour il visita la contrée, s'attarda dans les champs et demanda l'homme pitié au médecin. Celui-ci, naturellement lui offrit la belle chambre, à l'étage, en laissant toujours son vieux père dans son coin, en bas.

Un soup d'eau avait suffi à l'empereur pour rendre compte de la situation et il résolut de faire la leçon à l'orgueilleux. Seulement, comme il était fatigué, il remit la chose au lendemain.

Après avoir mangé, au déjeuner, de bonnes tartines de pain de méteil, avec quelques fines tranches de jambon, et tout arrosé de thé — faite de café, à cause du blocus continental projeté, — Napoléon dit au jeu d'homme :

— Vous avez crié avant de manger, c'est très-bon ; mais faites donc encore le signe de la Croix.

Surpris mais sans hésiter, le docteur s'exécuta de bonne grâce.

— Veuillez recommencer, dit l'empereur, et prononcez les paroles à haute voix.

Le savant du village porta sa main droite à son front et dit :

— Au nom du Père...

Puis, descendant la main jusqu'à sa poitrine il continua :

— Et du fils...

— Halte ! commanda le conquérant... La main au front... tout en haut, pour le père, n'est-ce pas ?

— Oui, sire.

— Et eu bas, pour le fils, pas vrai ?... Dans votre maison, il n'est pas ainsi, cependant... Le fils est en haut et le père en bas. Il faut que cela change à partir de ce jour, sinon il vous en cuira."

Puis, s'approchant du vieillard qui, le mains jointes, se disposait à intervenir pour excuser son fils, Napoléon dit d'un ton sévère :

— Ma honte aux familles qui ne règne pas l'amour filial, malheur aux enfants qui n'aiment et n'honorent pas leurs parents !

Tout en parlant, il tendit au brave homme une belle tabatière d'or, le pria de la conserver en souvenir de lui et rejoignit son escorte qui, le cherchant depuis la veille, venait justement de s'arrêter devant la porte du docteur.

A partir de ce jour, le père eut sa chambre à l'étage et le fils, au contraire.

Abonnez-vous L'IMPARTIAL

L'Imprimerie DE L'IMPARTIAL

L'IMPARTIAL est le seul journal français dans l'île du Prince Edouard. Ayant trois presses à notre disposition, nous sommes en mesure d'exécuter, en français et en anglais, dans les derniers gonts, et à des prix modérés, toutes sortes d'ouvrages tels que :

- Table de Comptes, Tableaux, Affiches, Brochures, Cartes d'Affaires, Cartes de Visites, Envelopes, Blancs pour Magistrats, Blancs pour Avocats, Circulaires, Placards, Billets, Memorandums

Envoyez nous vos commandes nous garantissons satisfaction.

F. J. BOURG, Editeur-Propriétaire.

Tignish, Bloc Chausson, I. P. E.

Hotel Eureka

WATER ST., CHARLOTOWN

Voiture gratis pour rencontrer tous les chars et les bateaux à vapeur.

Prix modérés. Table de première Classe.

C. A. BENOIT-PROPRIETAIRE

DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars.

NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.

A. POIRIER,

Marchand de Marchandises Sèches, Epicerie, Quincailleries, Chaussures, Farine, Thé, Tabac, etc.

Depuis que j'ai ouvert mon nouveau magasin, je suis dans une position de satisfaire le public mieux que jamais.

Produits de toutes sortes pris en échange pour marchandises. J'ai aussi dans mon magasin un Téléphone pour la commodité du public.

ST. LOUIS, I. P. E. Nov 9th 93

AUX SECRETAIRES DES COMMISSAIRES D'ECOLES

Nous avons en mains une quantité "d'Assessment Bills" pour Taxes Prix modérés.

Your Stomach Distresses You

after eating a hearty meal, and the result is a chronic case of Indigestion, Sour Stomach, Heartburn, Dyspepsia, or a bilious attack.

RIPANS TABULES

Promote Digestion, Regulate the Stomach, Liver and Bowels, Purify the Blood, and are a Positive Cure for Constipation, Sick Headache, Biliousness, and all other Diseases arising from a disordered condition of the Liver and Stomach. They act gently yet promptly, and perfect digestion follows their use.

Ripans Tablets take the place of an Elixir. They are safe for all ages, and should be kept for use in every family.

Price, 25 Cents a box. At Druggists, or by mail, RIFANS CHEMICAL CO., 10 SPRUCE ST., NEW YORK.

Ripans Tablets cure dyspepsia.

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A free book of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper is issued weekly, elegantly illustrated, and by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new inventions, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 691 BROADWAY.

ZELE ADMIRABLE POUR LA MAISON DE DIEU

Un vieillard chinois vint trouver un jour le missionnaire que était dans son village pour lui représenter l'extrême désir qu'il avait qu'on y construisit une église. "Votre zèle est louable, lui dit le père ; mais je n'ai pas maintenant de quoi fournir à une pareille dépense. — Je prétends bien la faire moi-même," répartit le villageois. Le missionnaire, habitué à le voir depuis plusieurs années mener une vie très pauvre, le crut hors d'état d'accomplir ce qu'il promettait. Il loua de nouveau ses bonnes intentions, en lui représentant que son village étant considérable, il y fallait bâtir une église aussi grande que celle qui était dans la ville voisine ; que dans la suite il pourrait y contribuer selon ses forces, mais que seul il ne pouvait suffire à de si grands frais. "Excusez-moi, r prit le paysan, je me crois en état de faire ce que je propose. — Mais savez vous, répliqua le père, que pour une pareille entreprise il faut au moins deux mille écus ? Je les ai tout prêts répliqua le vieillard ; et si je ne les avais pas, je n'aurais garde de vous importuner par une semblable demande. Le père fut charmé d'apprendre que ce bonhomme, qu'il avait cru fort pauvre, se trouvait néanmoins avoir tant d'argent comptant, et qu'il voulait employer si utilement ; mais il fut bien surpris lorsqu, ayant eu la curiosité de demander à ce villageois comment il avait pu se procurer cette somme il répondit ingénument que depuis quarante ans qu'il avait occupé de d'essoin, il retranchait de sa nourriture et de son vêtement tout ce qui n'était pas absolument nécessaire, afin d'avoir la consolation, à vant de mourir, de lui ser dan son village une église élevée à l'honneur du vrai Dieu.

CONSTANTE HEROIQUE DE QUELQUES PRETRES DEPORTES.

Lorsque, pour obéir au décret de déportation, M. Pincret, curé de Chalange, diocèse de Séz, son neveu, vicair dans le même diocèse, M. Loiseau, vicair de Saint Patern, diocèse du Mans, et M. Lefèvre, prêtre de Saint-Pierre de Montfort d'Alençon se rendirent tranquillement au Havre, la sentinelle les arrêta et leur demanda leurs passeports. On y lut qu'ils étaient prêtres ; on leur proposa le serment et des bénéfices. Ils répondirent : "C'est pour avoir refusé de faire ce serment que nous obéissons à la loi de la déportation., La populace, abusée, cria : "Ce sont des prêtres réfractaires, et commença par assommer les deux premiers. M. Loiseau et M. Lefèvre sont traînés sur le bord de la Rille. Là on les somme encore de prêter le serment ; ils continuent à répondre : "Notre Conscience nous le défend., On les jette dans la rivière ; ils reviennent sur l'eau. On leur cria : "Jurez donc, malheureux, on va vous retirer. " Au milieu des flots et à demi noyés : " Non, disent-ils, nous ne le pouvons pas ; nous ne jurons pas. " On les replonge, on les retire encore, on les presse de jurer. " Nous ne jurons pas, dirent-ils à leurs bourreaux. A la vue de cette constance invincible, un dépit furieux s'empara du cœur des assassins : ils s'armèrent de fourches, les appliquent sur le cou des confesseurs, les replongent et les retiennent dans l'eau jusqu'à ce qu'ils expirent. Je ne sais si dans l'histoire des martyrs on trouverait un exemple où il y eut autant de rage du côté des bourreaux, et plus de constance du côté des confesseurs.

BRIGHTEST AND BEST ADIES STANBARD MAGAZINE